

DESCARTES ET MONTAIGNE

Sans avoir jamais été ses maîtres à penser, Descartes et Montaigne ont largement alimenté la réflexion de Pascal. Il connaît bien leur œuvre ; il a même contribué à la publication posthume du traité de Descartes sur L'Homme. Il ressent pour ces deux hommes une estime certaine, qui n'exclut pas de sérieuses réserves.

Pour Pascal, Descartes est le « docteur de la raison », le type de ce que les *Pensées* appellent un *dogmatiste*, qui accorde la plus grande confiance aux capacités théoriques et morales de l'homme. Pascal admire surtout en lui le promoteur de l'analyse et de la méthode. L'auteur du *Discours* croit la raison capable des plus hautes découvertes scientifiques, à la condition qu'elle procède par ordre et selon des règles rigoureuses. L'éloge que Pascal prononce dans *L'Esprit géométrique* est significatif : il loue moins l'invention du « je pense, donc je suis » que le génie qui a su « apercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences qui prouve la distinction des natures matérielles et spirituelles, et en faire un principe ferme et soutenu d'une physique entière ». De ce point de vue, le souci de l'ordre, constant chez Pascal, est typiquement cartésien, ainsi que le reproche de prévention adressé au P. Noël (non sans ironie, puisque le P. Noël est sur certains points proche de Descartes).

Pascal n'en juge pas moins Descartes « inutile et incertain », parce qu'en proie à la *libido sciendi* : il « approfondit trop les sciences » (L.887, S.445 et L.553, S.462). Son ambition de science universelle lui paraît vaine. Il suffit en effet de savoir « en gros » que les phénomènes mécaniques se font « par figure et mouvement », mais « de dire quelles et composer la machine », c'est-à-dire chercher à décrire le détail de leur fonctionnement, « cela est ridicule » et suppose une recherche pénible qui n'apprend rien à l'homme sur lui-même (L.84, S.118). D'ailleurs, quoiqu'il emploie en hydrostatique certains principes de Descartes et qu'il partage sa théorie sur les animaux-machines, Pascal est très critique envers sa philosophie : il estime que sa manière d'identifier l'espace et la matière, et de remplir l'univers de matière subtile invisible est le fait d'une imagination fertile. Enfin il appelait, selon Menjot, « la philosophie cartésienne le roman de la Nature, semblable à peu près à l'histoire de Don Quichotte » (qui se battait contre des moulins imaginaires). Mais surtout ce qui le choque, c'est que Descartes bâtit une philosophie universelle dans laquelle Dieu est à peine nécessaire comme s'il avait voulu « pouvoir s'en passer » ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu (d'après Marguerite Périer).

Montaigne est l'opposé de Descartes. Pascal déclare dans *L'Esprit géométrique* son admiration pour « l'incomparable auteur de *l'Art de conférer* ». Il aime en Montaigne l'honnête homme soucieux d'un vrai contact avec son lecteur, sa manière d'écrire « toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie » (L.745, S.618), passant de sujet en sujet, pour éviter la raideur philosophique. « Ce que Montaigne a de bon ne peut être acquis que difficilement » (L.649, S.534). Mais de cet éloge même découle le reproche, qui a choqué Voltaire, de parler trop de soi : « Le sot projet qu'il a eu de se peindre » (L.780, S.644) : c'est en effet sur ce point que les *Essais* s'écartent de la règle de discrétion essentielle chez l'honnête homme.

Montaigne est le philosophe qui a le mieux sondé la faiblesse humaine. Laissant à part la foi pour considérer l'homme « destitué de toute révélation », il met « toutes choses dans un doute si universel, et si général, que ce doute s'emporte lui-même, c'est-à-dire s'il doute » : Montaigne n'affirme même pas qu'il ne sait rien, il s'arrête à l'interrogation « que sais-je ? » Ce doute radical tombe sur tout, science, morale, métaphysique, et montre partout l'impuissance de l'homme à trouver la vérité. Pascal s'en inspire directement dans un fragment comme L.82, S.78 sur l'imagination. Cependant, le doute éternel auquel Montaigne s'abandonne débouche sur une morale quasi païenne, une sorte d'épicurisme modéré, une éthique « naïve, familière, plaisante, enjouée et pour ainsi dire folâtre », qui consiste à suivre ce qui charme et à vivre « mollement dans le sein de l'oisiveté tranquille ». Pascal accepte difficilement que, ne songeant « qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre », Montaigne « inspire une nonchalance du salut, sans crainte et sans repentir » (L.680, S.559). Il diagnostique une forme raffinée de *libido sentiendi*.

Descartes et Montaigne ont donc pour Pascal deux traits communs : ce sont des philosophes qui ont élevé une concupiscence en idéal, et surtout qui ont tous deux cherché à construire une doctrine qui se passe de prolongement surnaturel. Les *Pensées* montrent que c'est impossible. En tout état de cause, on aurait tort d'opposer un Pascal taraudé par l'angoisse et la maladie à un Descartes serein et même allègre : cette lourde opposition qui prolonge les mythes les plus éculés du romantisme ne s'accorde ni avec les textes, ni avec les personnes